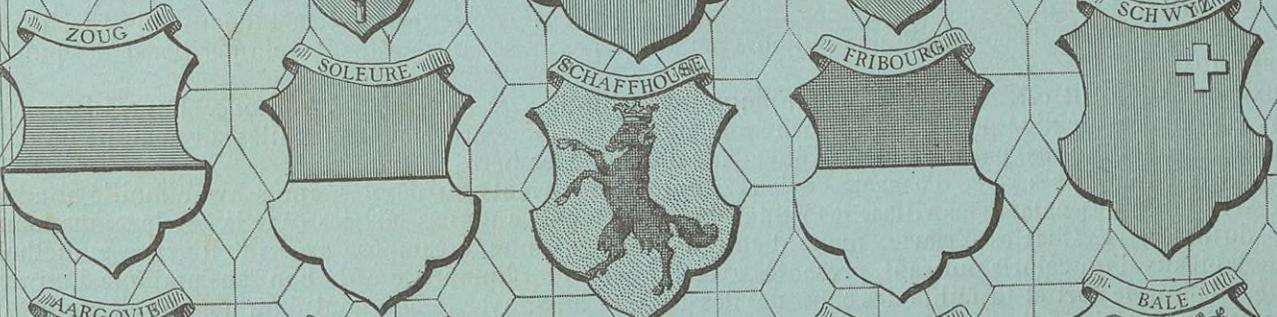
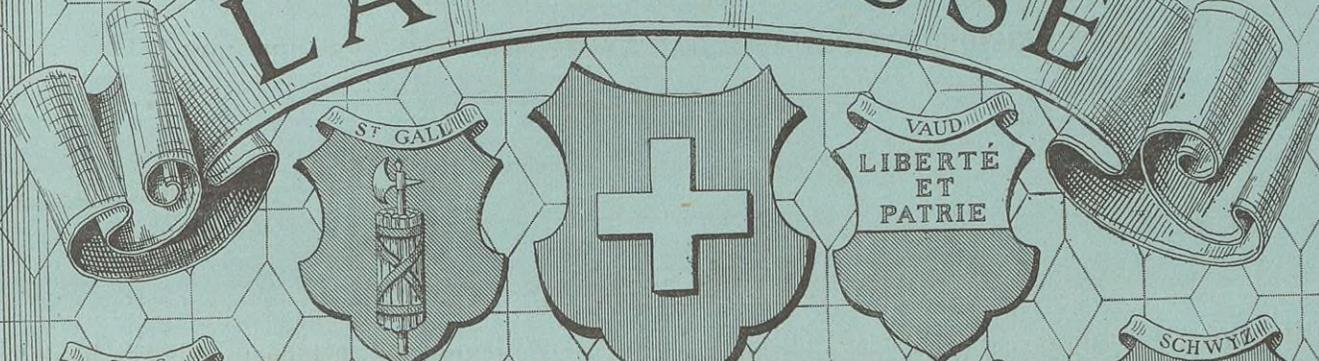
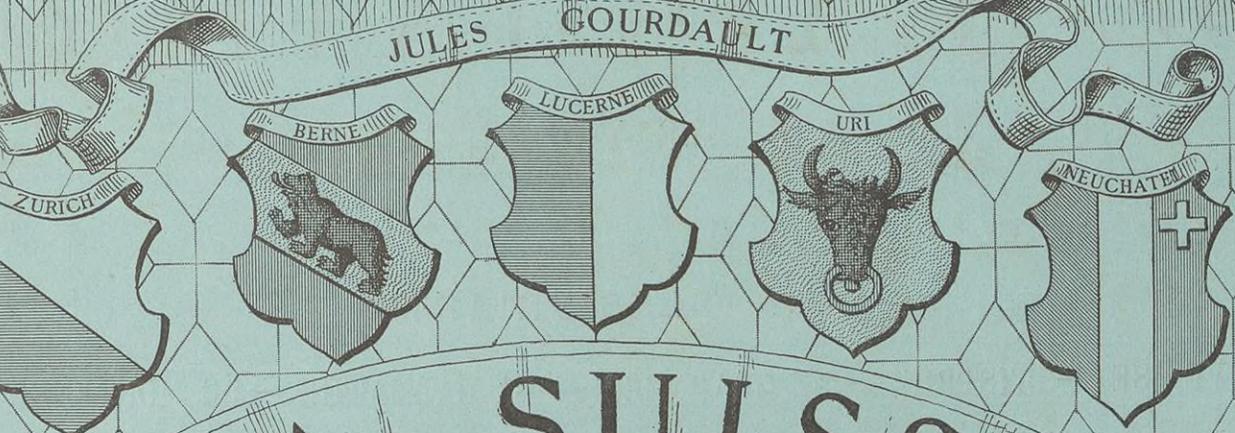




JULES COURDAULT

LA SUISSE



PARIS LIBRAIRIE WACHETTE & Co BOUT. ST GERMAIN N° 79



Wachette

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES BORDS
DE L'ADRIATIQUE
ET LE MONTÉNÉGRO

PAR

CHARLES YRIARTE

VENISE — L'ISTRIE — LE QUARNERO — LA DALMATIE — LE MONTENEGRO
ET LA RIVE ITALIENNE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4, CONTENANT 300 GRAVURES SUR BOIS

BROCHÉ : 50 FRANCS

Relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 65 fr

EXTRAITS DES COMPTES RENDUS

M. Ch. Yriarte est un de ces privilégiés qui, grâce à l'autorité de leur talent, à l'inépuisable variété de leurs travaux, inspirent assez de confiance aux éditeurs pour qu'ils osent se lancer dans la voie périlleuse des publications de grand luxe.

Luxueux s'il en fut est, en effet, ce magnifique in-4° intitulé : *les Bords de l'Adriatique*. Impression, gravures, papier, rien n'a été négligé pour faire ressortir une œuvre féconde en révélations inédites sur quantité de pays dont les habitants sont devenus, par le fait des événements d'Orient, les héros du jour.

Après avoir rempli ses yeux d'aspects curieux, de paysages riants ou désolés, après avoir fouillé et admiré les trésors artistiques des palais, des villas, les ruines des monuments antiques laissées çà et là par le temps comme des épaves du passé, M. Charles Yriarte, mettant en ordre ses souvenirs, a composé avec intelligence et méthode une série de tableaux d'un coloris puissant, présentés avec la verve d'un humoriste et le bon sens pratique d'un voyageur habitué à définir le fort et le faible des choses et des gens, et aussi avec le bon goût d'un homme chez qui le savant se dissimule pour laisser la première place à l'observateur et à l'artiste.

L'œuvre d'un écrivain de mérite, M. Yriarte, ainsi éditée, devient un véritable objet d'art, car l'art de la plume et du crayon s'y révèle à chaque page. Les gravures illustrant *les Bords de l'Adriatique* sont d'une variété saisissante, d'une grande netteté d'exécution et d'une facture ferme et originale. Elles sont dues d'ailleurs à bon nombre de dessinateurs de talent, entre autres MM. Bayard, Janot, Stop, Girard, etc.

(*Paris-Journal*, 9 décembre 1877. — HIPPOLYTE FOURNIER.)

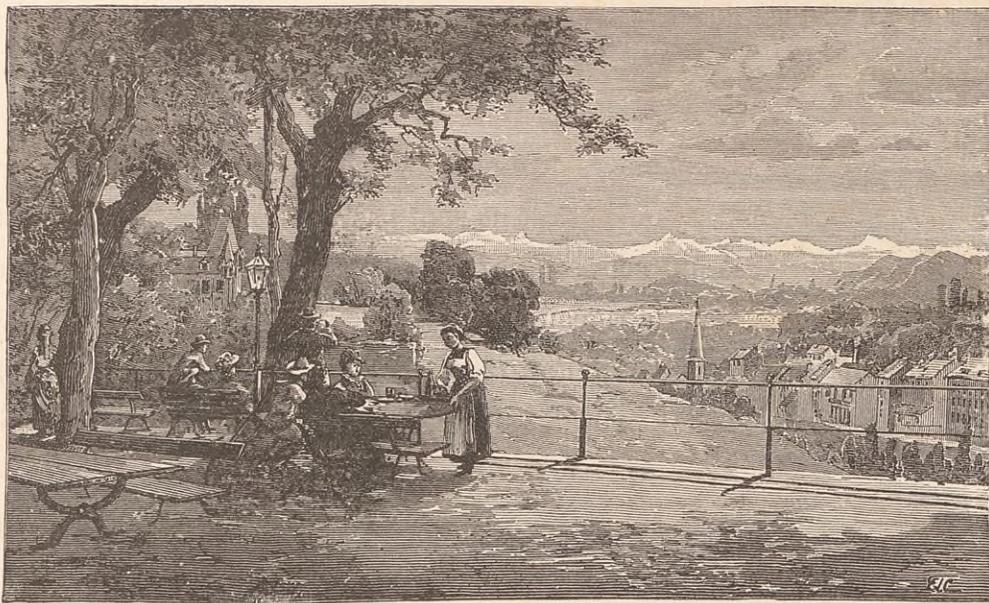
Tout le monde a eu entre les mains quelques-uns au moins des volumes de cette magnifique collection de voyages, entreprise par la maison Hachette, et qui, pour ne parler que de l'Europe, compte déjà des ouvrages comme *l'Espagne*, de M. Davillier; *Londres*, de M. Énault; *Rome*, de M. Francis Wey; *l'Italie*, de M. Gourdault. A ces deux derniers volumes le livre que nous annonçons sert de complément naturel, et ce mérite serait suffisant pour la foule chaque jour plus nombreuse des admirateurs de l'Italie; mais, de plus, l'ouvrage de M. Yriarte offre un intérêt tout actuel qui rendra son succès plus grand et sur lequel nous devons insister.

Ici la scène change, et l'intérêt, comme nous l'avons dit, prend un caractère d'actualité : M. Yriarte pénètre dans le Monténégro, et nous voici étudiant avec lui les mœurs de ce petit peuple rendu célèbre par la guerre d'Orient. Voici la capitale, Cettigné, bourgade bien plutôt que ville; voici le prince et la princesse, dont on nous donne des portraits. Puis viennent les détails sur la famille, sur la religion, sur l'armée, et nous ne quittons le Monténégro que pleinement instruits de la vie sociale de ce curieux petit État.

Avec M. Ch. Yriarte nous traversons l'Adriatique pour en suivre la rive italienne. Nous visitons successivement Ravenne, avec son architecture byzantine, ses mosaïques; ville curieuse entre toutes, toute pleine des souvenirs de Théodoric, de Dante, de Gaston de Foix, de Byron; Urbino et le fameux palais de ses ducs; Ancône; Lorette et son sanctuaire; Otrante, enfin, où M. Yriarte nous laisse encore éblouis des merveilles qu'il vient de faire défiler devant nous.

chemine à travers l'orageux bassin. Autour d'elle cependant le paysage se dilate, s'éclaire de plus en plus, et l'édénique plaine du Bodeli s'ouvre tout à coup à ses flots grossis des Lütschines : le temps pour l'Aar de lécher le doux Interlaken, d'enchanter du refrain de sa chanson le vieil Unterseen, et un second lac, celui de Thoune, l'engloutit près de Därlingen.

Elle n'en sort point sans y avoir rallié en passant société nouvelle : ce sont les afflux précipiteux vomis par les déchirures d'un âpre massif, la Kander, l'Engstligenbach et la Simme, lesquels lui apportent un suprême message du pays d'en haut. Chacun de ses pas désormais ne fera plus que l'éloigner de cet Oberland qui l'a vue naître et grandir. De Thoune à Berne, il est vrai, sa route est charmante. La voie ferrée accompagne, à gauche d'abord, puis à droite, les lacets de la frémissante rivière, qui coule tour à tour entre les hautes roches, les forêts drues et les claires prairies ; mais l'Aar ici se sent surveillée ; elle l'est en effet : la main de l'homme a réglé son lit et a opposé maint rempart



LA TERRASSE DU SCHÄNZLI.

à ses ondes suspectes. Bientôt elle arrive à Berne : là elle retrouve comme un éclair de sa vieille gaieté et de sa franche humeur. Le site apparemment a l'heur de lui plaire. Tout autour et aux environs de la sombre cité qui lui doit sa robuste assise, elle avance, recule, se replie à n'en plus finir. Cinq fois elle circuite vers l'ouest, six fois du côté du nord, trois fois vers l'est et le sud, sculptant ainsi à sa fantaisie les péninsules originales du Münster, de l'Engi et de Bremgarten.

De là jusqu'au Rhin, qui l'attend près de Waldshut pour la conduire au vaste Océan, l'Aar, belle encore, soutient moins sa fière épopée. Son cours pourtant n'est point obscur : elle arrose Soleure, elle donne son nom à tout un canton, celui d'Aarau ; elle a de plus, à son confluent avec la Reuss et la Limmat, l'honneur d'unir les deux systèmes fluviaux des Alpes et du Jura, et, ainsi grossie de ce double apport, elle roule, en arrivant au coude de Coblenz (Argovie), un volume d'eau supérieur d'un quart à celui du fleuve qui doit l'absorber. Aussi, à ne considérer que l'importance relative des courants, serait-ce elle plutôt que le Rhin qui eût mérité de donner son nom aux fleuves réunis ; mais ç'aurait été sans doute trop de gloire pour la rivière oberlandaise qui règne si orgueilleusement sur le vieil « Aufgau » ; les géographes ne l'ont pas permis... Belle Aar, est-ce que j'en puis mais ?

Tout en écoutant le ramage des eaux le long des moulins et des usines de la ville basse, j'avais

franchi le pont de la Nydeck, et, ravi de marcher à l'aventure, je m'étais engagé par une rampe ombreuse où s'embranchaient de jolis sentiers au moyen desquels j'eus escaladé en quelques minutes les hauteurs verdoyantes de cette rive du fleuve. Bientôt je cessai d'apercevoir Berne. A ma droite, une vaste plaine semée au loin de maisons; à ma gauche, une closerie touffue où se détachait un groupe avenant de constructions : c'était le Schänzli. La porte cochère, de ce côté, étant grande ouverte, je pus pénétrer, malgré l'heure matinale, dans ce jardin d'été des Bernois. Mon premier regard, du rebord avancé de la terrasse, fut pour Berne. Les pompes, durant ma promenade, avaient dû faire vaillante besogne, car, de l'incendie de la Kesslergasse, il ne restait plus qu'un amas de gros nuages fumeux que le vent d'est chassait à l'opposite, et quant au feu de la banlieue, à peine en pouvait-on retrouver la place.

Au milieu de son aimable campagne, l'austère cité, toute ramassée sur elle-même, avec son hérissément de tours et de pignons, m'offrait l'image de la vieille phalange helvétique, opposant tranquillement son mur de piques et de hallebardes aux escadrons furieux des gens d'armes. Rien qu'à la voir ainsi robuste et trapue, prête à faire front de tous les côtés derrière son sinueux fossé de l'Aar, je comprenais le rôle qu'elle avait joué dans l'histoire des Confédérés. Tout en elle, dès le début, avait été tourné vers la puissance et le commandement; pour la grâce, à aucun moment elle n'avait daigné en tenir le sceptre; les belles manières, on le sait, ne sont pas le fort de « Monsieur Mutzli (1) ».

Par delà la rivière, les horloges ont sonné cinq heures. Les rayons du soleil levant commencent à faire mainte trouée fantastique dans le rideau des brumes ondoyantes du côté du sud; les grandes cimes s'éclairent l'une après l'autre : d'abord apparaissent la tête du Mönch et celle de l'Eiger; puis la Jungfrau à son tour se dépouille de ses voiles nocturnes; autant en font la Blümlisalp et le Doldenhorn, — le tout silencieusement, presque sans témoins. Ce soir, au contraire, lorsque ces mêmes sommités, avant de rentrer au sommeil, se nuanceront de mille fauves reflets et que, du Stockhorn au Schlossberg, l'*Alpenglühen* étalera ses traînées magiques, cette terrasse du Schänzli sera pleine de monde et de bruit; ainsi que ces reines du vieux temps, les fières montagnes de l'Oberland ne se coucheront qu'en cérémonie; il y aura cour pour les admirer, et l'orchestre habituel du lieu accompagnera, en les scandant de ses harmonies, les décolorations successives de leur beau visage pâissant.

Tous les coqs de l'Altenberg chantaient à tue-tête quand je redescendis au bord de l'Aar. Là, traversant le pont le plus proche, je remontai en zigzag par la solitaire promenade du Graben jusqu'à la place du Grand Grenier, d'où j'allai, sans plus de vergogne, me remettre au lit.

III

En dépit de ses airs vétustes, Berne est une ville relativement jeune. Dans la dernière décade du douzième siècle, le haut plateau de grès qu'environne l'Aare n'était encore qu'une chénaie silencieuse et moussue, avec un simple château de chasse, la Nydeck, propriété de la famille des Zähringen, et quelques huttes qui s'étaient blotties, selon la coutume, autour du château. En 1291, Berchtold V, *recteur* de Bourgogne, s'avisant qu'il n'existait entre Bâle et Lausanne d'autre « cité impériale » que Soleure, résolut de jeter sur l'abrupte plate-forme les fondements d'une ville nouvelle. D'après la

(1) Vieux nom de l'Ours bernois.



VUE GÉNÉRALE DE BEEVE.

légende consignée par le bon Conrad Justinger, l'historiographe du quatorzième siècle, la ville reçut son nom de *Berne* d'un ours (*Bär*) occis sur le lieu même où devaient s'élever les remparts. Selon d'autres étymologistes, l'appellation viendrait du mot celtique *berg*, ou du vieil allemand *bäre*, qui désigne un instrument de pêche; suivant d'autres encore, ce nom de Berne, qui, toujours en vieil allemand, signifie *Vérone*, lui aurait été donné par son fondateur en souvenir d'une ancienne possession de sa famille au delà des Monts. Toujours est-il que dans un temps où les bêtes vaillantes, le lion, l'aigle et autres, étaient volontiers choisies comme symboles par les puissants, la citadelle des *Zähringen* prit un ours pour écusson.

Les premières constructions se firent sous les auspices de l'architecte Cuno de Boubenberg. Les matériaux, on l'a vu, abondaient sur le plateau même; il n'y eut qu'à donner de bons coups de hache dans la futaie, qui se mit dès lors à retentir du chant des *Zimmerer* :

*Holz, lass dich houwen gern,
Die Stat muss heissen Bern.*

« O bois, laisse-toi abattre sans rechigner,
C'est pour la ville qui aura nom Berne. »

A cette cité, sortie du sol instantanément, Berchtold assignait un rôle qui devait bientôt la mettre hors de pair : il voulait qu'elle fût sa place d'armes contre la haute noblesse conjurée de l'Oberland et des pays romands. J'ai dit déjà quelle attraction et quel prestige exerçaient au loin autour d'elles ces villes libres de naissance, c'est-à-dire bâties « en terre d'Empire », et qu'on appelait pour cette raison *freie Reichstädte*. Asiles sûrs dans les temps troublés, elles devenaient pendant la paix les marchés naturels de toute la région. C'est pourquoi les princes de Saxe, de Franconie, de Hohenstauffen, qui se succédèrent au trône d'Allemagne, ne se firent point faute d'ouvrir de semblables bourgs forts au noyau le plus actif des populations rurales. Déjà dans la Suisse alémanique, Bâle, Saint-Gall, Zurich, en s'entourant de murs, en y appelant les petits seigneurs, les gens de la campagne, avaient acquis la conscience de leur force, s'étaient formées en bourgeoisies, en corporations civiles, industrielles et marchandes. Dans les contrées burgondes, ce mouvement émancipateur de concentration avait été plus tardif; mais, grâce aux *Zähringen*, le temps perdu fut vite regagné.

Ce fut un plan politique fidèlement suivi. En 1178, Berchtold IV fondait à la limite même des contrées romandes, sur les hautes roches au pied desquelles serpente la Sarine, la « ville franche » de Fribourg; après lui, son fils acheva ce réseau préconçu de bourgs-asiles en fortifiant Moudon, Morges, Yverdon, Laupen, Morat, en érigeant le château de Thoune, en transformant en ville de défense le village de Burgdorf (Berthoud), et enfin, ce qui était le point capital de son œuvre, en bâtissant Berne.

La contrée où s'élevait la nouvelle enceinte de refuge avait eu de tout temps un caractère essentiellement mixte. Les envahisseurs venus d'outre-Rhin y avaient de bonne heure extirpé la civilisation helvète-romaine, mais ils n'avaient pu l'entraîner définitivement dans l'orbite tudesque. Dès le commencement du sixième siècle, ce territoire alémanique est rattaché au pays romand, et, comme celui-ci, fait partie du royaume burgonde qui a la Reuss pour limite orientale. Plus tard, il forme les comtés de la Petite-Bourgogne et de la Bourgogne-sur-Aar. Durant tout le moyen âge enfin, à travers mille fluctuations, la ville de Berne est réputée sise en Bourgogne, et, plus que la loi nationale des Allemands, la loi Gombette y garde influence.

Il ne suffisait pas que la ville naissante eût reçu des franchises analogues à celles de Cologne, et que ces franchises eussent été confirmées par l'Empereur, il fallait encore que les classes diverses dont se composait sa population s'entendissent pour les faire fleurir. C'est ce qui arriva dès le début, au grand dépit et au grand dommage des fiers hobereaux qui convoitaient cette proie alléchante : chevaliers, bourgeois, artisans s'unirent pour nommer leurs magistrats, arrêter les principes d'un droit public, et prendre toutes les mesures nécessaires au salut commun. Mais, quand Berchtold V fut mort sans enfants, ce qui arriva en 1218, il y eut pour Berne un moment critique. Sans doute le sol où elle reposait était portion du sol impérial comme tout le pays entre l'Aare et la Singine (1) ; le duc de Zähringen n'avait point été là chez lui, dans un coin de son domaine propre susceptible de passer en lot à ses héritiers et parents, les comtes de Kybourg, comme c'était par exemple le cas des villes de Thoune, de Fribourg, de Burgdorf ; il n'avait, de son vivant, exercé là d'autres droits que ceux de recteur de Bourgogne, droits qui, lui disparu, faisaient naturellement retour à l'Empereur ; mais qui empêchait ledit Empereur d'enlever à la jeune cité les bénéfices de cette situation en la plaçant de son autorité sous l'avouerie de quelque seigneur étranger et puissant ? Heureusement pour les Bernois, Frédéric de Hohenstauffen les délivra de ce souci en conférant l'avouerie à l'avoyer même de la république, qui se trouva ainsi le représentant du pouvoir central en même temps que le délégué de la communauté. C'était déjà une garantie ; ce n'était pas encore le salut. C'était beaucoup de n'avoir officiellement pour maître que le maître de tous, de ne dépendre que de ce suzerain des suzerains, réputé le protecteur de la paix publique, le haut magistrat au nom duquel, dans les villes comme dans les campagnes, avoyers et baillis rendaient la justice, le « roi » qui régnait simultanément sur l'Allemagne, les Pays-Bas, la Lorraine, la Haute-Bourgogne, la Suisse, la Savoie, l'Italie : c'était peu, si l'on considère les amoindrissements qu'avaient subis depuis Charlemagne ces pouvoirs suprêmes. Et d'abord celui à qui allait l'hommage de tous, n'était plus lui-même qu'un chef électif, une pure créature de cette *diète* où siégeaient les princes de l'Empire. Là où il n'y avait point l'hérédité, la tutelle n'était qu'éphémère. Encore si cette tutelle du premier seigneur de la hiérarchie eût conféré une force réelle ! Les Bernois savaient qu'il n'en était rien ; aussi, quand la mort du dernier des Zähringen eut tout mis en émoi en deçà du Rhin, la petite cité, sans rien lâcher de ses libertés, songea-t-elle avant tout à se couvrir d'un protectorat efficace. Trois maisons également redoutables se disputaient la suprématie par-dessus sa tête : celle de Savoie, que nous connaissons, et celles des comtes de Kybourg et de Habsbourg, dont les domaines s'étendaient de l'Alsace et des rives du Bodensee (lac de Constance) jusque sur les hautes régions des Alpes. Quant à l'Empereur, il était tout entier à sa lutte contre le Sacerdoce au delà des monts.

Menacée d'abord par les Kybourg, dont les terres et les vassaux l'enserraient de toutes parts, Berne commence par s'allier avec Fribourg, avec Morat, avec Lucerne, avec le Valais et avec les montagnards du Hasli, population libre-impériale comme elle ; puis elle finit par choisir pour *Schirmherr* ou protecteur le fameux comte Pierre de Savoie. Celui-ci, on l'a vu, était en état de la défendre comme il le fallait. Lui mort, elle se donna à son successeur (1268), mais en ayant soin de stipuler que c'était seulement pour sa vie durant, à défaut de l'Empire, *loco imperii*, et « jusqu'à ce que le Roi des Romains ou l'Empereur pût venir de ce côté-ci du Rhin. » Ces bons rapports avec la Savoie lui avaient attiré naturellement

(1) Singine ou Sense, rivière qui forme la limite actuelle des cantons de Berne et de Fribourg.

la haine dangereuse des Habsbourg; ils eurent aussi pour résultat de provoquer entre elle et son ex-alliée Fribourg, qui était sujette des Habsbourg, une lutte qui partagea un moment la Suisse en deux camps.

Au milieu de ces embarras avait commencé pour la ville même la deuxième phase de son existence. La cité primitive, toute en bois, n'avait d'autre ornement que l'immense muraille soutenant cette célèbre plate-forme de la cathédrale que l'historien Jean de Müller compare, comme ouvrage, à celui par lequel le roi Salomon disposa le mont Morijah à recevoir le temple. Dès 1268, les quartiers neufs furent étendus jusqu'à la région du Käfigthurm (tour des Prisons), et l'on fit un fossé nouveau avec un mur en travers de la péninsule; aussi les maisons qui forment aujourd'hui la rue Käfig portèrent-elles jusqu'aux temps modernes le nom de rue des Anciens Remparts. La ville n'était pourtant encore qu'une place d'armes, une pure citadelle de la liberté; elle ne possédait pas un pouce de terrain sur l'autre rive de l'Aar. Née à une époque d'anarchie, elle avait grandi parmi l'orage et dans des combats de chaque jour. L'éducation première de ses habitants avait été d'une sévérité toute spartiate; une loi, entre autres, condamnait à être rasée la maison de quiconque n'accourait pas, au premier appel, rallier sa bannière au point menacé.



UNE PLACE A BERNE.

Berne vécut ainsi plus de cent ans au milieu de périls incessants, et sans acquérir une seule « seigneurie »; la guerre se faisait alors aux frais de chacun, et les citoyens ne se battaient qu'aux portes de la cité. Mais, au début du quatorzième siècle, au moment même où, par delà l'Emmenthal, les Waldstetten accomplissaient leur épique effort d'émancipation, la fortune de la petite ville changea tout à coup. Les Bernois se virent appelés à porter leurs armes au loin, et ils durent, en conséquence, modifier leur façon d'agir. La commune se partagea en corporations ou tribus, libres réunions d'hommes de même condition et de même habit, et l'usage s'établit que chaque tribu fournît et soldât son contingent pour les expéditions extérieures. Menacée, elle aussi, par les accroissements de la maison

d'Autriche, qui venait d'acquérir presque sous ses murs Oberhofen, Unspunnen et Unterseen, et de la séparer ainsi des cantons forestiers, elle conclut en 1308 une alliance perpétuelle avec Soleure, et, dix ans après, lorsque celle-ci est attaquée par le duc Léopold, l'irréconciliable vaincu de Morgarten, elle lui envoie un secours efficace de quatre cents hommes d'armes. Puis, non contente de s'allier aux villes dont la rapproche la similitude d'intérêts et de position, elle s'assure des renforts d'une autre nature. Beaucoup de petits nobles, à bout d'espérances et de ressources, renoncent, bien qu'à contre-cœur, à leur existence par trop précaire d'oiseaux de proie, pour prendre rang parmi les bourgeois de Berne et venir habiter la cité « comme autres honnêtes gens », *als ander fromm Lüt*, dit le chroniqueur. Berchtold V, en créant une ville forte entre Thoune, Fribourg et Burgdorf, avait plus fait, on le voit, pour dompter les barons du pays burgonde que s'il eût remporté sur eux vingt batailles rangées.

De nouveau victorieuse de Fribourg dans la campagne dite de Gumminen, du nom de la place qui



BERNE : LE MARCHÉ AUX FRUITS.

en fut l'enjeu principal, Berne inaugure définitivement l'ère de ses conquêtes. Elle guerroye dans les hautes Alpes contre les seigneurs de Gruyère, de la Tour et de Weissenburg; elle prend et détruit Wimmis. Le sire de Weissenburg, qui n'a plus que des dettes, aliène entre ses mains une partie de ses possessions, et s'engage à la servir à titre de combourgeois; autant en font le sire de Ringgenberg (lac de Brienz) et la ville d'Unterseen; ajoutons que le riche monastère d'Interlaken reposait déjà sous son avouerie; dès 1335, la conquête de l'Oberland se trouvait ainsi achevée, et le vieux dicton :

*Es sie über kurz oder über lang,
Bern wird Herr im ganzen Land (1),*

commençait manifestement à se vérifier.

La petite cité, — elle ne comptait encore que dix mille habitants environ, — n'eut pas toutefois le temps de s'endormir sur ses lauriers. A quatre ans de là, toutes les jalousies et toutes les rancunes se donnant la main, éclata contre elle une formidable coalition. Les comtes de Neuchâtel, de Kybourg, de

(1) « Tôt ou tard, Berne deviendra la dominatrice de tout le pays. »

Thoune, de Gruyère, d'Aarberg, de Nidau, les évêques de Sion, de Lausanne et de Bâle, ayant pour alliées la ville de Fribourg, où dominait le parti autrichien, et presque toute la noblesse burgonde, rassemblèrent une armée de plus de vingt mille hommes, avec le dessein d'anéantir de fond en comble leur rivale commune. Soleure, attaquée de son côté, ne pouvait fournir que peu d'aide aux Bernois; les cantons forestiers leur envoyèrent un millier de soldats, le Hasli et le Simmenthal trois cents chacun: c'était en tout six mille hommes qu'ils allaient opposer aux forces écrasantes de leurs adversaires. Ceux-ci avaient commencé leurs opérations par le siège de la petite ville de Laupen, défendue par une garnison bernoise sous les ordres de Jean de Boubenberg, fils de l'avoyer de la république. Tout père ayant deux fils avait reçu l'ordre d'en envoyer un à Laupen; de deux frères orphelins de père, l'un devait s'y rendre aussi. Rodolphe d'Erlach, chargé du commandement de l'armée, se méfiant, et avec raison, de l'indiscipline des gens de métier, ne se mit en marche que lorsque toute la ville lui eut juré obéissance.

Parvenue sur les hauteurs boisées du Bramberg, entre Neueneck et Laupen, la petite troupe vit se déployer devant elle, sur le plateau de Wyden, les houleux bataillons des alliés. Faite d'éléments divers et sans cohésion, cette armée formidable avait grand'peine à se mettre en bataille. Çà et là, sur le front de bandière, on apercevait de jeunes gentilshommes auxquels, avant le combat, on conférait l'ordre de la chevalerie; d'autres, en manière de parade, s'amusaient à éperonner leurs chevaux, puis lançaient en l'air leurs épées pour les ressaisir en pleine course. A la cavalerie, qui formait l'aile droite de ses adversaires, d'Erlach avait opposé, sur leur demande expresse, les Waldstetten et les Soleurois; en face de l'infanterie, qui était à la gauche, et dont les Fribourgeois composaient l'élite, il avait rangé ses Bernois. En arrière, sur la colline, restait une réserve de 2,000 hommes. Déjà, aux feux rougissants du crépuscule, des provocations, des défis s'échangeaient de part et d'autre. « On dit qu'il y a des femmes parmi vous! » criait aux Bernois l'avoyer de Fribourg, Jean de Makenberg. — « C'est ce que vous saurez bientôt, » ripostait Boubenberg. — « Nous sommes prêts, disait un Schwytzois; les braves n'ont qu'à s'avancer! »

Au dernier moment, d'Erlach, remarquant, à une manœuvre des Fribourgeois, qu'il courait risque d'être enveloppé, commanda aux siens un mouvement de recul qui leur fit quelque peu remonter la pente du Bramberg. Ce mouvement *in extremis* faillit avoir de fâcheuses conséquences, car, en voyant rétrograder le corps de bataille, la réserve crut qu'on lâchait pied, et se rejeta en désordre dans la forêt. La situation fut sauvée par la présence d'esprit de d'Erlach. « Amis, s'écria-t-il, sans plus s'inquiéter de la débandade, maintenant que les lâches sont partis, à nous la victoire! » Au signal qu'il donna, les Bernois, formés en coin, fondirent les premiers sur l'ennemi. Le choc fut terrible, la mêlée sanglante surtout autour des enseignes des coalisés qui, l'une après l'autre, furent arrachées de la main crispée des bannerets. Toute l'infanterie finit par être mise en déroute. La phalange bernoise put alors se tourner contre la chevalerie, qui, armée de ses longues lances, opposait aux Waldstetten une vive résistance. En peu de temps hommes, chevaux et valets se virent renversés à leur tour, et ce ne fut plus qu'une tuerie. Le comte de Valengin, qui avait commencé la guerre, celui de Nidau, trois Gruyère, un Kybourg, le fils unique du baron de Vaud, jeune gentilhomme de la plus haute espérance, onze autres seigneurs de marque, 3,000 fantassins et 1,500 cavaliers restèrent gisants au pied des coteaux. Pierre d'Arberg, lui, réussit à sauver ses jours par la fuite.

Toute l'action n'avait pas duré plus d'une heure et demie. A la nuit tombante, la petite armée, à

E. Machetti

genoux, rendit grâces à Dieu de la victoire; puis, après avoir enterré leurs morts, les Bernois



BERNE : LA CATHÉDRALE ET LE MONUMENT DU COMTE D'ERLACH.

reprirent le chemin de leur ville, précédés d'un immense butin, vingt-sept étendards, quatre-vingts casques à couronnes, quantité de splendides armures, et chantant à tue-lête leur hymne de guerre :

« Berne est la couronne des villes libres, une demeure de héros, un miroir du monde; exaltez Berne à l'envi, jeunes gens et vieillards! »

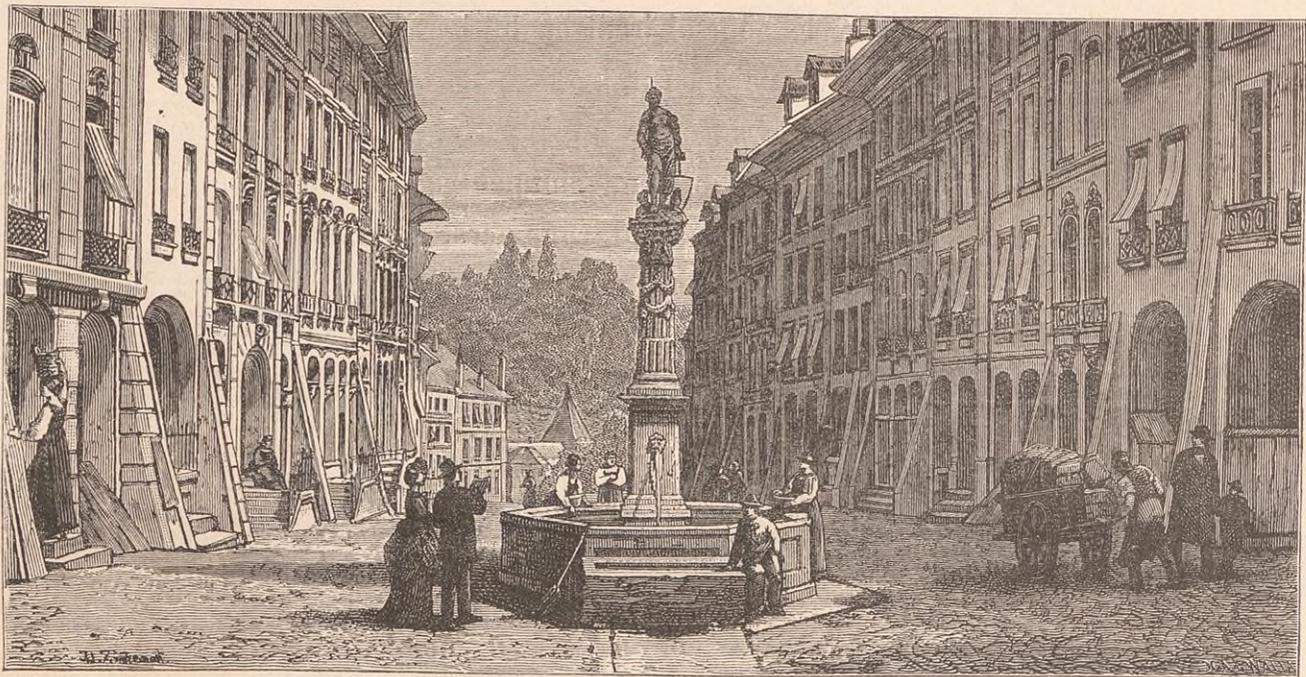
A la suite de ce beau triomphe, il devint proverbial de dire que « Dieu lui-même s'était fait bourgeois de Berne ». Fribourg, renonçant à toute idée de revanche, se rapprocha de sa voisine ainsi que de Soleure, et les trois villes conclurent un pacte défensif que rien désormais ne devait plus rompre. Bientôt après, 1353, l'entrée définitive de Berne dans la Confédération acheva d'unir la Suisse burgonde à la Suisse alémanique et parfit le faisceau des huit premiers cantons helvétiques. Quant au général Rodolphe d'Erlach, pareil à ces dictateurs des premiers temps de Rome, il s'était retiré dans sa terre de Reichenbach, en pays bernois, sans consentir qu'on lui décernât ni titres ni récompenses. Sa fin, dit-on, y fut tragique. Il avait atteint un âge avancé, quand, à propos d'une question d'argent, une querelle s'éleva entre lui et son gendre, Jost de Rudenz. Aux murs de la salle se trouvait appendue l'épée qui avait vaincu à Laupen. Dans sa colère, Rudenz s'en saisit et trancha les jours du héros. La chronique ajoute que le châtiment suivit de près le crime : les chiens du logis, rompant leurs attaches, se jetèrent sur le meurtrier, le poursuivirent en hurlant jusqu'à la forêt voisine, où sans doute ils le dévorèrent, car jamais plus il ne reparut.

C'en était fait dorénavant, et de la puissance des « rois pasteurs » de la Gruyère, et de celle des autres seigneurs des monts. Les communes du Haut-Simmenthal avaient passé l'une après l'autre sous la domination de Berne, qui, par achats et par conquêtes, ne cessait d'arrondir son lot. Elle détenait l'Oberland, les riches bailliages de Signau, de Trachselwald, d'Aarberg, et les droits dont les comtes de Kybourg avaient joui comme landgraves dans le pays entre Thoune et le pont d'Arwangen. De leur côté, les barons valaisans de la Tour-Châtillon avaient vendu à l'abbaye d'Interlaken ce qu'ils possédaient à Grindelwald et dans la vallée de Lauterbrunnen ; pour comble, ils se virent obligés de céder à Berne directement, moyennant 6,200 florins de Florence, cette grande vallée de Frutigen qu'ils avaient si longtemps régie en tyrans. On raconte qu'à l'annonce de la négociation, tous les habitants de ces hauts districts s'assemblèrent pour aviser au moyen de s'exonérer, vis-à-vis de leurs nouveaux maîtres, des redevances qu'ils avaient jusqu'alors payées aux anciens. Chacun offrit ce qu'il avait hérité de son père ou mis de côté par l'épargne ; des « chansons » du temps affirment même que les gens de Frutigen jurèrent de ne point manger de bœuf durant sept années, afin de s'affranchir du tribut, eux et leurs descendants. Les Bernois consentirent au rachat, et voilà comment, depuis l'année 1400 jusqu'à notre siècle, ces montagnards ont été indemnes de tout impôt.

De 1415 à 1418, Berne, unie aux autres Confédérés, conquiert l'Argovie. Zofingue, Aarbourg, Aarau, Lenzbourg, Brugg, lui restèrent en propre après la campagne. Des châteaux forts de la noblesse, pas un n'échappa ; l'Eigen même, berceau des Habsbourg, subit la loi de la république. Celle-ci n'était déjà plus la bourgade nue et le camp austère que nous avons vu naître de la chênaie : chevaliers et bourgeois, enrichis par une suite de coups de main fructueux, employaient maintenant leur superflu à s'aménager de somptueuses demeures ; ils aimaient les meubles de prix, les belles armes, les chevaux de choix ; ils se plaisaient à voir briller dans les repas les grandes coupes d'or ou d'argent ornées de leurs armoiries. La sombre cité se dégrada à l'intérieur du mieux qu'elle pouvait. Par malheur, au commencement du quinzième siècle, un incendie formidable, qui brûla en quelques heures plus de cinq cents maisons, anéantit, avec tous les trésors qu'elles contenaient, la plupart des habitations qui avaient vu naître et mourir les héros de la liberté. Cent personnes périrent dans

les flammes. Fribourg, en cette occurrence, montra un cœur fraternel : elle envoya une escouade d'hommes et douze chariots pour aider au déblayement des décombres ; les Soleurois, les Biennois et les gens de Thoune ne voulurent pas demeurer en reste ; tous les objets qu'on retrouva sous les ruines furent restitués aux propriétaires.

La ville fut reconstruite, sur un plan nouveau, avec des rues larges, régulières, des arcades commodes, beaucoup de fortes tours et de belles demeures pour les bourgeois et les chevaliers. Les gens du peuple, dit Müller, reçurent de l'argent pour élever pignons et bâtir en glaise. C'est à partir de cette tierce période de son existence que Berne édifia successivement les monuments curieux qu'elle renferme, et qui lui ont imprimé le cachet auquel elle doit aujourd'hui encore sa plaisante originalité : l'Hôtel de ville, l'Arsenal, la Tour de l'Horloge avec sa curieuse mécanique, délices du touriste, la Cathédrale, qui ne fut achevée qu'au dix-septième siècle, et toutes ces fontaines jaillissantes, agrémentées de sculptures bizarres, et où l'ours traditionnel trône dans les poses les plus fantastiques.



BERNE : FONTAINE DE LA JUSTICE.

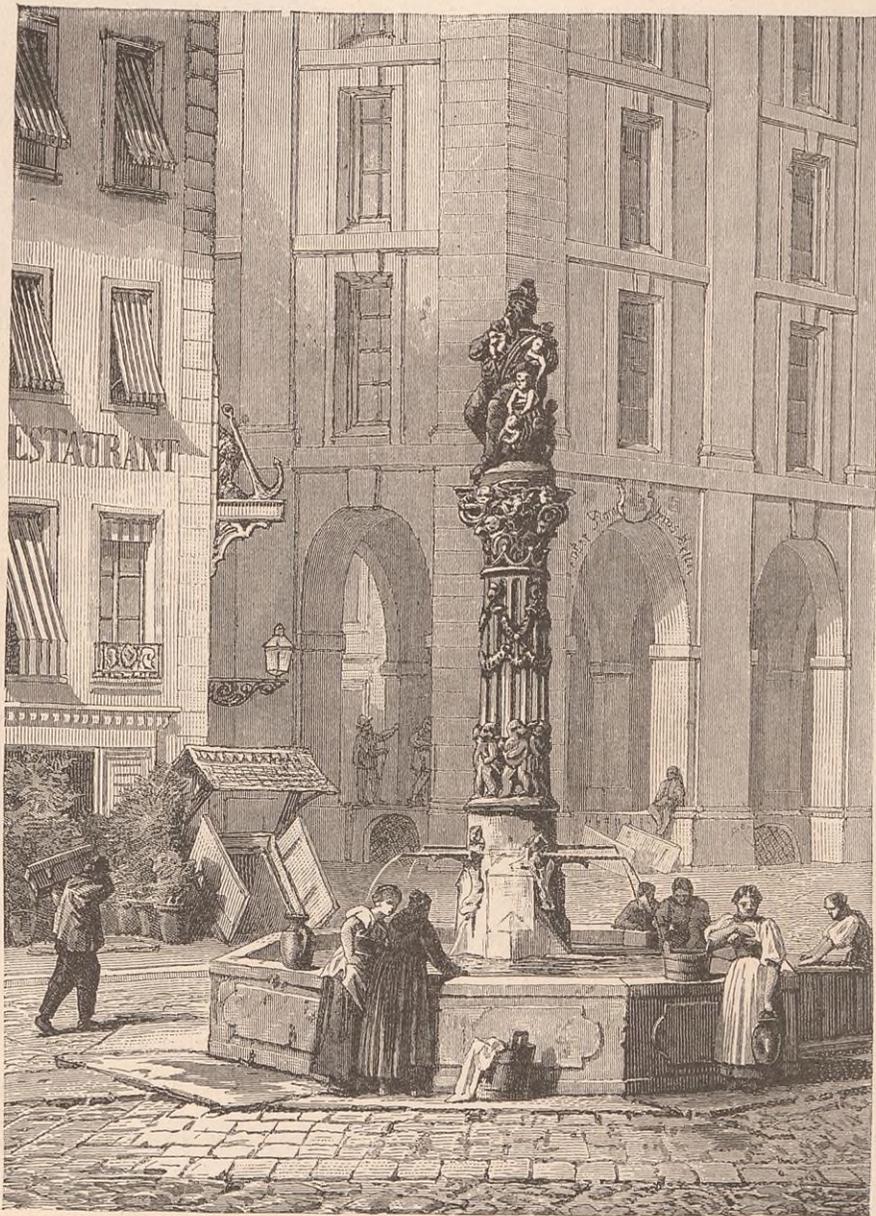
En 1528, à la suite d'une *dispute* de trois semaines qui eut lieu dans l'église des Franciscains, le peuple de Berne accepta la Réforme ; mais dans l'Oberland le culte nouveau rencontra une forte opposition. Les sujets de la riche abbaye d'Interlaken, les vallées de Lauterbrunnen et de Grindelwald, les gens du Hasli, se soulevèrent contre les prêcheurs. Une troupe de paysans de l'Obwald, alliés des Hasliens, s'avança même jusqu'au lac de Thoune, portant au chapeau la branche de pin, signe de ralliement des vieux-croyants ; mais à peine les soldats bernois se furent-ils montrés, que les rebelles firent leur soumission. Toutefois, sur les treize cantons dont se composait alors la Suisse, — car Fribourg, Soleure, Bâle, Schaffhouse, Appenzell, étaient venus successivement se joindre, depuis trente années, au noyau de la ligue primitive, — cinq étaient restés catholiques : il en résulta une rupture momentanée de la Confédération. Les Waldstetten par-dessus tout se montraient irréconciliables à l'hérésie, et refusaient hautement de séparer la religion de la politique. « Nous sommes gens des forêts, disaient-ils, durs comme nos chênes ; tels il faut nous supporter, et, tout cas advenant, ne pas se jouer de nous. »

Il y eut guerre. Protestants et catholiques se heurtèrent à Cappel (entre Zug et Zürich); le parti de Zwingle fut vaincu; le réformateur lui-même périt dans l'action; son cadavre fut écartelé et livré aux flammes.

La Suisse, au seizième siècle, présentait un mélange singulier de force et de faiblesse. Bien que constituée uniquement pour la défensive, pour le maintien et le développement des libertés intérieures, la Confédération eut maintes fois un rôle agressif qui ne s'accordait guère avec les maximes du *bund* primitif. Non contente du butin fait à la guerre, elle voulut avoir, elle aussi, des *pays sujets*, des bailliages tributaires, que les cantons propriétaires gouvernaient à tour de rôle par leurs délégués. Tels furent la Thurgovie, l'Argovie, le pays de Vaud, les vallées tessinoises d'outre-monts. Dans un temps où les mœurs étaient encore à demi barbares, où l'on brûlait vifs les sorciers et les sacrilèges, où les faux-monnayeurs étaient bouillis, également vifs, dans une chaudière, la victoire entraînait souvent des actes odieux de férocité. Ce fut longtemps, chez les Confédérés, une règle invariable, que le bourreau de chaque commune souveraine accompagnât la bannière pour décapiter les prisonniers. Dans la guerre de 1414 contre Zurich et l'Autriche, le soir de la prise de Greiffensee, toute la garnison du château fut conduite nue et garrottée sur une prairie pour y être jugée par les vainqueurs formés en conseil.

Un Schwytzois le premier, le landamman Reding, opina pour la peine de mort. — « Mais, objecta un homme de Zug, ces gens n'ont fait que leur devoir; épargnez le sang innocent et songez à vous-mêmes. — Par les plaies de Dieu! jura Reding, qui parle ainsi est un traître; une plume de paon (1) lui est restée quelque part. »

Mise aux voix, dit un historien, l'exécution fut votée, et maître Pierre, le bourreau de Berne, fut



BERNE : FONTAINE DU MANGEUR D'ENFANTS.

(1) Emblème des partisans de l'Autriche.

invité à faire son devoir. « Jean le Sauvage sortit des rangs, et sa tête tomba la première. Après lui périrent Félix Ott, Jean Escher, Henri Keller, fils d'anciennes et honorables familles. Arrivé au dixième homme, le bourreau le mit à part, parce que l'ancien droit impérial l'attribuait à l'exécuteur ; mais Reding : « Nous ne connaissons pas ce droit ; remplis ton office, sinon il se trouvera quelqu'un pour le remplir à ton égard. » Ainsi au trentième, au quarantième. Le jour baissait, la terre ne buvait plus le sang, et Pierre renouvela sa prière. Reding lui répondit en faisant allumer des torches. La flamme éclaira la mort du soixantième. Les dix derniers, des enfants ou des vieillards, furent seuls épargnés. »

Grande aussi était, en ce temps, la cupidité des Confédérés ; elle ne s'exerçait point seulement par le pillage après le combat, besogne où les soldats suisses étaient passés maîtres ; elle savait encore prendre d'autres formes et user de pratiques plus savantes. Tel était l'usage de ces prêts d'argent monstrueusement usuraires, et dont les châtelainies, les domaines de toute nature, les sujets et les vassaux des princes et barons débiteurs répondaient aux communautés créancières. A l'occasion, les huissiers étaient suivis de près par les miliciens des villes ou des cantons prêteurs.

En politique, la Suisse offrait à cette époque une bizarre juxtaposition de tous les systèmes : à Schwytz, démocratie pure, aristocratie à Berne, oligarchie étroite à Lucerne comme à Soleure ; à Bâle, Zurich, Saint-Gall, etc., toutes les combinaisons susceptibles d'entrer dans un régime municipal mis et remis sans cesse au creuset. Par la force même des choses, les démocraties pastorales de Schwytz, Uri, Unterwalden, avaient peu à peu cédé le premier rang aux villes qui étaient plus tard entrées dans l'alliance. C'étaient surtout ces dernières qui, peuplées d'une bourgeoisie martiale, bien disciplinée, avide autant qu'entrepreneuse, avaient déclaré une guerre sans merci à la présomptueuse féodalité, dont le réseau était allé se détendant chaque jour autour d'elles. Tout seigneur qui avait tenu à sauver quelque bribe de juridiction ne l'avait pu faire qu'en s'unissant par des lettres de combourgeoisie à ces cités victorieuses dont il renforçait, au besoin, l'infanterie par un corps de cavalerie auxiliaire. Un point unique, celui de l'affranchissement des serfs, tenait à cœur à ces villes, partout où elles étendaient leur protectorat dominateur ; sur tout le reste, elles se montraient prêtes à transiger, acceptant les pouvoirs établis, admettant le principe du patriciat là où déjà il existait.

Hormis les cas de péril commun et pressant, le lien fédéral était fort lâche entre les parties du *Staatenbund*, chacune continuant d'ailleurs, par pure habitude, à se considérer comme membre du Saint-Empire Romain, *des heiligen Reichs zugeblidet*. Les diètes, que chaque canton pouvait convoquer, mais qui d'ordinaire se réunissaient à l'invitation de Zurich (1), étaient plutôt des congrès que des assemblées de gouvernement. Comme les députés votaient sans instructions préalables, il était rare que l'accord s'établît, et l'exécution, en tout cas, restait difficile. En 1515, pour la première fois, il avait bien été décidé qu'en toute affaire concernant l'honneur et l'utilité de la Confédération la majorité ferait loi ; mais la résolution était demeurée lettre morte. Chose singulière au premier abord, mais qui n'étonne plus à la réflexion, toutes les fois que les Suisses avaient à se prononcer sur les litiges qui leur étaient soumis par des étrangers, ils montraient un esprit de sagesse et d'équité qui les faisait rechercher comme arbitres par toute l'Europe ; avaient-ils à s'entendre entre eux, ce n'étaient plus les mêmes hommes : leur jugement perdait toute lucidité, et la passion seule semblait les conduire. De

(1) Le premier rang dans l'alliance appartenait et appartient encore à Zurich, le second à Berne, le troisième à Lucerne ; les cantons primitifs des *Waldstetten* ne viennent qu'après.

bonne heure ils avaient senti la nécessité de prendre certaines mesures générales en matière de commerce, de police, de droit public ; mais jamais ils n'en pouvaient venir à l'application. Point de monnaie fédérale, pas même un sceau commun.

Au point de vue de leur sécurité extérieure, les *Liges Suisses*, — comme on les appelait encore chez nous du temps de Louis XIV, — s'étaient laissé entraîner, à la fin du quinzième siècle, dans une campagne peut-être inconsidérée. C'était, entre autres, l'opinion du fameux savant bernois Albert de Haller. « Nos ancêtres, disait-il en 1769 à son fils, ont commis de grandes fautes ; ils ont aidé à détruire la maison de Bourgogne, qui les défendait du voisinage dangereux de la France. » Il est vrai qu'Haller parlait de la France monarchique. La ruine de Charles le Téméraire avait eu pour les pays helvétiques une autre conséquence non moins fâcheuse : elle avait valu les Pays-Bas et la Haute-Bourgogne à la maison d'Autriche, qui enserra dès lors la Suisse de trois côtés. Malgré tout, il restait aux Confédérés une armure de défense solide et brillante, qui longtemps encore devait les couvrir : c'était le renom qu'ils s'étaient acquis d'être la nation invaincue, celle dont l'assistance assurait le triomphe de qui l'obtenait. Plusieurs siècles durant, les épiques légendes de Morgarten, de Sempach, de Grandson, de Morat, de Nancy, firent sentinelle à toutes leurs frontières. Lors des guerres d'Italie sous Charles VIII, Machiavel, frappé de leur énergie et de leur valeur, en était même venu à se demander si les Suisses ne se rendraient pas maîtres de la Péninsule plus tôt que les Français. Mais Machiavel, en cela, se trompait : les Suisses n'étaient pas organisés en vue des conquêtes lointaines ; ils n'avaient point, et c'est tout dire, d'armée permanente ; leurs soldats transportaient avec eux la démocratie dans les camps, espèces de *landsgemeindes* (*Lagergemeinde*) sans cesse agités, dont les discordes aboutissaient fort aisément à la dispersion des milices elles-mêmes. Toujours est-il que la plupart des grands États de l'Europe briguaient avec empressement leur concours armé ; quant à eux, ils avaient pour principe de ne se décider que sur le profit. En général Zurich tenait pour l'alliance autrichienne ; Berne, Fribourg, Soleure préféraient le service de la France, et ces mots : *le Roi*, tout court, désignaient en Suisse le roi de France.

Le premier contact des troupes helvétiques et des Français remontait à l'an 1444, et n'avait été rien moins qu'amical. A cette époque, l'empereur Frédéric III, en guerre avec les Confédérés, ayant réclamé le secours de Charles VII, le Dauphin (plus tard Louis XI) fut mis à la tête d'un ramassis d'aventuriers de toutes les nations, dont on cherchait l'occasion de se débarrasser, et qui sont demeurés tristement fameux dans l'histoire sous le nom d'*Armagnacs* ou d'*Écorcheurs*. Ces bandes, renforcées des appoints de la noblesse autrichienne, formaient un total de plus de 30,000 hommes. Le corps adverse, composé des détachements de Berne, Soleure, Bâle, Neuchâtel et Lucerne, comptait en tout 1,500 miliciens, c'est-à-dire moins de centaines d'hommes qu'il n'y en avait de milliers de l'autre côté.

La rencontre eut lieu le 26 août près du hameau de Saint-Jacques, sur les rives de la charmante rivière de Birse. Des 1,500 miliciens, dit un contemporain, 1,458 périrent vaincus à force de vaincre, et six seulement se sauvèrent. L'armée des princes perdit 8,000 hommes et 1,200 chevaux : le sol en demeura ivre ; aujourd'hui encore le vin des coteaux environnants porte le nom significatif de *Schweizerblut*, ou sang suisse. Le dauphin Louis épouvanté n'osa pas marcher plus avant ; il songeait que ces 1,500 étaient seulement une avant-garde, derrière laquelle s'avancait le reste des contingents. La paix fut faite à Ensisheim. Bien plus, le roi de France voulut absolument avoir pour

amis de si redoutables adversaires. En 1453, un premier pacte d'alliance et de subsides, conclu avec les huit cantons et Soleure (qui n'était pas encore de la Ligue), fit entrer au service de France un corps suisse spécialement chargé de la garde du souverain. Plus tard, Louis XI renouvela le traité pour dix ans : il s'engageait à défendre les cantons contre tous ceux qui les attaqueraient, et à leur payer un subside de 60,000 livres, à la condition qu'aucun d'eux ne porterait les armes contre la France. Ce ne fut toutefois que sous François I^{er} que fut débattu et signé « sur un pont d'or » le pacte d'alliance définitif.

Si précieux qu'en parussent les profits, cet usage du service mercenaire était et devait rester longtemps la plaie vivace du pays. Vainement les plus sages des Confédérés, Berne en tête, s'efforcèrent-ils à plusieurs reprises d'entraver chez eux les enrôlements. Des chefs mêmes des républiques, la plupart étaient pensionnés, qui du Pape, qui de la France, de l'Autriche ou de la Hongrie. Sitôt qu'une guerre s'allumait, toutes les puissances à l'envi rivalisaient d'offres alléchantes auprès des Cantons, qui s'emplissaient incontinent d'un peuple de racleurs. Et, au premier son du tambour, chacun courait prendre rang sous le drapeau qu'il avait choisi. Nul souci d'avoir à combattre Suisses contre Suisses. La Confédération était un « marché », où des agents « bien monnayés » se disputaient la denrée la plus précieuse qu'un peuple puisse mettre aux enchères, le sang de ses enfants.

Pour une multitude de jeunes gens, ces folles excursions, ces *Reiselaufen*, comme on les appelait, étaient invariablement l'appât tout-puissant. Nul père ne pouvait plus compter sur ses fils, nul homme de métier sur ses ouvriers, non plus, hélas ! que mainte femme sur son mari. Il en résultait que trop souvent le sol manquait de bras ; les champs demeuraient en friche et les fabriques en chômage. La paix faite, c'était une autre calamité : tous ces mercenaires, déshabitués du travail, revenaient prendre d'assaut les tavernes, ivrogner, brigander à qui le mieux par les villes et par les campagnes. Certes, la noble et laborieuse Suisse que nous connaissons était alors sur une triste pente. Le menu peuple avait perdu toute boussole morale ; les voleurs pullulaient à tel point, qu'une diète ordonna de pendre sans merci quiconque aurait dérobé la valeur d'une corde : en peu de temps on eût manqué de cordes, si les juges y eussent entendu rigueur.

La petite ville de Zug était une de celles qui étaient chargées habituellement de la répartition des pensions. Un jour, racontent les historiens, une troupe de jeunes gars de cette commune s'entretenaient *inter pocula* du partage inégal du butin, du sans-gêne avec lequel les seigneurs, ces mangeurs d'écus, *Kronenfresser*, s'attribuaient le plus clair des profits, et aussi des arrérages dus par la Savoie. « Eh bien ! dit l'un d'eux, courons à Genève, il faudra bien que l'on nous paye. » Aussitôt dit, aussitôt fait. La bande folle se met en marche, musique en tête, et portant une bannière où se voyaient un porc avec des chardons. Elle va ainsi, traversant cités et bourgades, jusqu'à Berne, qui, se méfiant, s'arrange pour la tenir en bride au passage. Chemin faisant, la pelote grossissait. De sept cents qu'ils étaient au départ, ils se trouvent deux mille à Fribourg, un quart en plus au bout du Léman. Les Genevois, tout en riant, durent fournir caution, vider force pots, allouer un viatique de deux florins à chaque compagnon, et la duchesse de Savoie, par-dessus le marché, fut contrainte de mettre en gage ses bijoux.

Aventure pareille arriva du reste à la régente de France Anne d'Autriche. En 1650, les coffres du roi étant vides, dit madame de Motteville, les mercenaires suisses se révoltèrent. Grand émoi à la cour.

Nous avons parlé des gravures : exécutées d'après les croquis de l'auteur, elles sont, presque à chaque page, le vivant commentaire du texte. Grâce à elles, grâce au luxe du papier et de l'impression, cet ouvrage, comme ses devanciers, devient un plaisir pour les yeux et fait honneur à la maison qui l'édite comme à la plume qui l'a écrit et aux crayons qui l'ont illustré.

(*Journal officiel*, 6 décembre 1877.)

M. Charles Yriarte est un heureux homme à la naissance duquel deux Muses ont présidé : c'est un écrivain délicieux et un dessinateur habile. On comprend que, lorsqu'il se met en route avec sa plume et son crayon, il ne revient que bien approvisionné de richesses de tout genre. Or le voilà revenu des bords de l'Adriatique, de Venise, de l'Istrie, du Quarnero, de la Dalmatie, du Montenegro et de toute la rive italienne, avec un splendide volume contenant le récit de ses excursions enjolivé d'un nombre considérable de gravures et de sept cartes.

Dans ces montagnes arides ou ces plaines pierreuses, dit M. Yriarte, habite une race fière, belliqueuse et d'une belle prestance ; les coutumes sont curieuses, les mœurs très-caractéristiques, les costumes sont pittoresques. A côté des pandours, gendarmes locaux ornant leurs costumes de thalaris et de médailles, les bergères aux bonnets rouges pailletés d'or comme une jupe de danseuse, assises sur les rochers, brodent, en gardant leurs chèvres, des dessins exquis aux vives couleurs. Les marchés ont un aspect particulier bien fait pour charmer les aquarellistes. A chaque pas l'historien, le poète, le penseur, l'archéologue, le peintre, le géologue et le naturaliste trouvent dans cette matière féconde un aliment à l'intérêt qui les a sollicités.

Mais pourquoi insister ? M. Yriarte est bien connu dans le monde des lettres et des arts, et sa réputation, qui n'est plus à faire du reste, s'accroît pourtant chaque jour par de nouveaux travaux. Dans celui-ci le talent de l'écrivain s'allie à celui de l'artiste sous la forme la plus attrayante, car l'œuvre du dessinateur est la démonstration évidente du récit de l'historien. Que pourrait-on désirer de plus ?

(*Pays*, 7 décembre 1877. — PELLERIN.)

Parmi les publications de cette saison destinées à faire sensation, je dois citer en première ligne : *les Bords de l'Adriatique*, par Ch. Yriarte. Dernièrement, la croix de la Légion d'honneur venait récompenser chez Yriarte l'érudit écrivain et l'artiste raffiné. On peut se faire une idée de l'intérêt du volume dont je m'occupe, rien qu'en apprenant le nom de l'auteur. C'est à la fois un livre de l'attrait le plus vif, du style le meilleur, plein d'observations, d'aperçus nouveaux, de remarques profondes et un véritable musée rempli de plus de deux cent cinquante gravures sur bois, de grand mérite et d'une exactitude rare. Les événements dont l'Orient est le théâtre redoublent encore l'intérêt de ce superbe livre-album, qui de Venise vous conduit à Ghioggia, à Trieste, vous fait visiter l'Istrie, la Dalmatie, le Montenegro, de la façon la plus intelligente et la plus précise, puis vous mène à Ravenne, Ancône, Foggia, Brindisi, Lecce et Otrante.

La reliure de ce bel ouvrage est digne de lui. Damasquinée comme un poignard monténégrin, elle porte le Lion de Saint-Marc associé à la Croix d'Italie et au Croissant oriental. C'est d'un superbe aspect et d'un cachet artistique parfait.

(*Sport*, 5 décembre 1877. — BACHAUMONT.)

La maison Hachette enchâsse tous les ans dans son écrin, déjà si riche, un gros diamant ; cette année c'est le magnifique ouvrage de M. Charles Yriarte, *les Bords de l'Adriatique*.

M. Charles Yriarte s'est déjà fait un nom très-apprecié des gourmets et des délicats ; c'est un poète, un romancier, un styliste, un peintre, enfin un artiste, un *maître es arts* comme le moyen âge en comptait tant. Mais M. Ch. Yriarte n'a que cela du moyen âge ; c'est bien un moderne par l'esprit, les idées, le mouvement incessant de la pensée et les bonds fréquents et soudains de l'imagination.

Du reste, s'il est un livre d'actualité, c'est bien celui-ci, et on ne saurait trop étudier le chapitre que M. Yriarte consacre au Montenegro ; ceux où il parle, avec le même soin et la même compétence, de la Dalmatie et de Brindisi, ne sont ni moins curieux ni moins intéressants ; mais j'avoue que les pages sur Venise m'ont particulièrement charmé.

Remercions M. Ch. Yriarte : par le temps de politique qu'il fait, cela change heureusement l'esprit de voyager avec un guide si aimable, si gai de nature, si perspicace et armé d'une philosophie souriante à travers tout.

(*Le Nord*, 8 décembre 1877. — HENRI DE BORNIER.)

Comment, par exemple, donner en quelques lignes une idée quelque peu exacte du splendide ouvrage que M. Ch. Yriarte vient de publier : *les Bords de l'Adriatique*. — On ne peut rien imaginer de plus attrayant et de plus instructif à la fois que ce voyage féerique qui a pour point de départ Venise, pour principales étapes Trieste, l'Istrie, le Quarnero, la Dalmatie, le Montenegro, et pour terme la rive italienne : Ravenne, Ancône, Foggia, Brindisi, Lecce et Otrante.

Écrivain érudit, artiste exquis, penseur profond, conteur charmant, M. Ch. Yriarte nous transporte, par la vertu magique de sa plume, dans ces pays, les uns séduisants, les autres terribles ; il nous promène des lagunes ensoleillées aux âpres solitudes de la Montagne-Noire, et nous fait ensuite reposer sur ces rives bénies où règne l'éternel printemps. Non content de nous montrer les sites, il évoque l'histoire des contrées qu'il décrit, et nous en fait connaître les hommes avec une sûreté et une finesse d'observation réellement remarquables. Les événements d'Orient viennent encore ajouter, s'il se peut, au mérite de cette œuvre, en lui donnant un puissant intérêt d'actualité. Enfin plus de trois cents dessins, chefs-d'œuvre de la gravure sur bois, décorent et complètent les descriptions de l'auteur et font de ce livre une des productions les plus parfaites de la librairie contemporaine.

(*Derby*, 8 décembre 1877. — CHARBONNIER.)

Le livre de M. Yriarte est un bel et remarquable ouvrage. Il apprend la géographie et l'histoire de ces contrées ignorées, le crayon en main, car l'écrivain est en même temps un dessinateur exact, habile et infatigable. Ajoutons que la maison Hachette a donné pour cadre à ce récit intéressant et à ces nombreux croquis un livre au format superbe, orné de plus de trois cents dessins, signés Bayard, K. Girardet, Janet, Riou, Thérond, Valerio, Vierge, Catenacci et de dix autres non moins distingués.

(*Siècle*, 14 décembre 1877.)

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.